

Du pain et des mouchérons

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 70, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86920ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2017). Compte rendu de [Du pain et des mouchérons]. *L'Inconvénient*, (70), 64–66.

DU PAIN ET DES MOUCHERONS

Marie-Andrée Lamontagne

C'est vrai, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est un monument. Et son aspect monumental est devenu certainement de plus en plus palpable – l'adjectif semble approprié – par les souscripteurs à mesure de sa parution, entre 1751 et 1772. Vingt-huit volumes au format in-folio, aux reliures en cuir, aux dos pourvus de nerfs, ornements et lettres en vieil or, pour ne rien dire des entrées : l'entreprise impressionne tant par ses visées que par le résultat. Et les fameuses planches ! On aimerait savoir qui en ont été les dessinateurs, quelles consignes ils ont reçues, s'ils ont travaillé d'après modèle, ce qu'il est advenu des planches rejetées, et pourquoi elles l'ont été, dès lors que toute entreprise éditoriale avance à tâtons, avec son lot d'essais inaboutis, de déchets, de ratés ou de gaspillage, semblable à l'exubérante Nature qui fait éclore quelques milliards d'œufs pour que quelques millions de moucheron vivent quelques heures avant de servir de nourriture à quelques milliers d'oiseaux qui seront mangés, peut-être, par une centaine d'hommes.

Que les lecteurs savants à qui sembleront trop flous ces derniers nombres à zéros les rectifient eux-mêmes. Aux autres, dont je suis, reste le bonheur d'une lecture, celle du dernier roman d'Arturo Pérez-Reverte, *Deux hommes de bien* (Le Seuil), qui a fait de l'*Encyclopédie* son sujet ; lecture menée à fond de train pour mieux épouser la forme de ce récit d'aventures et qui n'entend pas être ralentie par la vérification de quelques malheureux chiffres associés à l'image surgie sous ma plume au moment de le commenter. Car s'il est un héritage – et il en est plus d'un – laissé par le 18^e siècle français, c'est bien celui de la légèreté de l'esprit qui prime les convenances, la morale, voire le réel. C'est d'ailleurs pourquoi, de tout temps et sous tous les cieus, une critique assassine et de mauvaise foi réjouira autant le lecteur que celui qui l'a rédigée, la règle ayant donné naissance, dans les romans, au personnage convenu du folliculaire hargneux, écrivain raté qui répand son venin dans la presse où il multiplie les papiers sur les œuvres de ses contemporains.

Dans *Deux hommes de bien*, le vilain de ce genre s'appelle Higuera. Il est membre de l'Académie royale d'Espagne, et ses articles dans les gazettes ne ménagent pas plus ses collègues académiciens que les écrivains du temps. Ses jugements sont craints, et il adore cela. Quand l'Académie, sous la pression de ses membres les plus éclairés et à l'issue d'un vote ordinaire, décide de mandater deux des siens pour se rendre à Paris et faire l'acquisition, pour sa bibliothèque, de la nouveauté sulfureuse qu'est alors l'*Encyclopédie*, Higuera s'en mêle. Opposé à l'idée au nom de la tradition, il s'acoquine avec un collègue académicien détesté mais tout aussi médiocre, Sánchez Terrón, pour faire échouer l'entreprise, en lançant un homme de main aux trousseaux des deux vaillants académiciens envoyés en mission. Cette image du vice s'appuyant sur le bras du crime pour accomplir de noirs desseins, Pérez-Reverte l'aura bien sûr piquée à Chateaubriand, tout comme il aura piqué à Cervantès les silhouettes de ses deux hommes de bien – l'un, élancé, au port altier, célibataire dans

la soixantaine et qui porte beau, ancien militaire à l'esprit noble et attaché aux idéaux anciens ; l'autre, du même âge, mais veuf, petit, gros, bibliothécaire à l'esprit lent et terre-à-terre, bon cependant – ainsi jetés sur des routes peu sûres pour ramener en Espagne le flambeau imprimé de la raison, et dans l'édition d'origine, s'il vous plaît, déjà une rareté à l'époque, non dans les nouvelles éditions in-quarto ou dans les contrefaçons qui s'étaient multipliées dans l'intervalle.

Qu'on ne se méprenne pas : Higuera, Sánchez Terrón et l'espion Raposo demeurent des personnages secondaires du roman, tout au plus les ressorts efficaces de l'action. Et si les personnages principaux sont indéniablement nos deux hommes de bien, nommément les académiciens don Hermógenes (le petit) et don Pedro (le grand), il peut être tentant d'y ajouter l'*Encyclopédie* elle-même. En se voulant un inventaire des savoirs, des techniques et des métiers, l'objet s'est en effet révélé une véritable machine de guerre lancée dans le monde des idées : elle aura fomenté les révolutions, libéré l'homme de ses fers (du moins certaines catégories d'hommes), fait rouler des têtes dans le panier.

Des points de vue contrastés

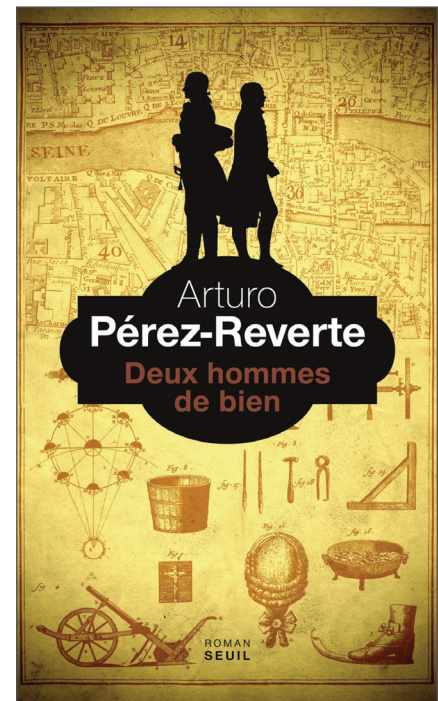
L'*Encyclopédie*, personnage principal de ce roman ? Erreur. Ce serait oublier l'art de la conversation et du dialogue philosophique qu'incarnent les deux héros, qui ont en partage un goût pour la connaissance, la science et la raison, tout en divergeant d'opinion sur les sujets de la morale et de la religion. La raison, c'est substituer l'intelligence et le désir de comprendre à l'émotion et à la force brute, y compris dans les différends ou les désaccords. Le soir, à l'étape, dans l'intimité d'une modeste chambre d'auberge, ou le jour en cheminant, don Pedro, rationaliste, franc-maçon que les simagrées en costume des loges font aussi sourire, et don Hermógenes, « homme des Lumières qui va à la messe », ont ainsi de profondes et passionnantes conversations qui transformeront leur compagnonnage en amitié. Les sujets de leurs échanges sont dictés tantôt par l'époque (l'Espagne,

son obscurantisme, l'air d'intelligence respiré en France, les codes de la société à Paris), tantôt par la proximité née du voyage (le mystère féminin, l'existence de Dieu) qui invite à la confiance sur les sujets graves.

Ce serait oublier aussi le narrateur, bien de notre temps, lui, qui fait régulièrement irruption dans le roman, où il ne cache pas au lecteur le souci d'exactitude historique qui l'anime et les difficultés de construction, d'élaboration du décor ou de documentation auxquelles il s'est heurté. Au théâtre, on appelle « décrochages » les ruptures de ton et d'époque qui résultent de ce procédé littéraire et moderne (pensons à Sterne) avant d'être postmoderne. Moins décrochages qu'appels d'air dans la narration, ces apartés apparaissent comme de riants sentiers empruntés par Pérez-Reverte, ancien grand reporter venu au roman d'aventures avec bonheur, comme on rentre chez soi, et qui, pour un peu, par exemple quand il compare les cartes anciennes et les relevés de Google Maps, intimerait au réel de se soumettre à la fiction et non l'inverse, ce qui, soit dit en passant, est bien l'attitude à attendre d'un romancier.

Sans jamais perdre de vue son sujet, ce narrateur, depuis le 21^e siècle, par des clin d'œil astucieusement disséminés dans un récit se déroulant au 18^e et qui ont valeur de prophéties, mesure les progrès accomplis par l'humanité (l'usage du briquet appelé à se répandre, la liberté des femmes) ou met en garde contre l'histoire qui piétine (l'écart entre les riches et les pauvres qui va se creusant). « Progrès » : on le sait, il faut se méfier du mot, et s'il est un reproche que l'on pourrait faire à *Deux hommes de bien*, c'est de ne pas montrer suffisamment les friches et les champs de ruines qu'auront laissés également les Lumières en France, ici parées de toutes les vertus.

Certes, l'abbé Bingras, ce compatriote impie, ce bâfreur, ce raté sans-le-sou et plein de ressentiment, rencontré dans les bureaux de l'ambassade d'Espagne à Paris et bientôt leur cicérone dans la capitale, qui en appelle à la violence purificatrice et annonce la Terreur, est aussi le fruit vénéneux des Lumières, bien visible dans le roman. Visibles aus-



si, par moments, les effets pervers de la combinaison d'utopie révolutionnaire, de sciences et de techniques qui aura pavé la voie au goulag et à la Shoah.

Mais le mépris montré par les Lumières à l'endroit des religions, ravalées au rang de superstitions tout au plus réservées au peuple ignorant et faible, n'aura pas été sans conséquences. S'agissant de la Révolution française, le culte de l'Être suprême instauré en cours de route par Robespierre qui y a vu une manifestation de la « religion naturelle », le remplacement des fêtes religieuses par des fêtes civiques, toutes ces mesures d'un régime révolutionnaire qui s'apprête à entrer dans la Terreur ont moins servi à corriger une erreur ancienne – celle de ne pas avoir assez pris la mesure du besoin de mythes et de spiritualité chez l'être humain – qu'à y répondre du bout des lèvres. Et le déni initial aura fait des émules dans les siècles suivants. Il aura même engendré une autre religion : le positivisme, avant de se traduire, dans notre siècle, par le retour en force violent et politique des religions, dès lors détournées de leur fin. Et cela, cette supériorité morale sur les siècles passés que s'arroge l'esprit des Lumières, *Deux hommes de bien* semble l'ignorer. Pire : il la reprend à son compte et s'en fait le héraut. Créditer l'*Encyclopédie*, et uniquement celle-ci, des pro-

grès de l'humanité, comme le redit à chaque page ce roman, c'est oublier l'histoire, Montaigne, Bartolomé de Las Casas et autres grands dérangeurs de consciences. C'est confondre les idéaux qui animaient Diderot et d'Alembert et leur traduction en volumes, la réception contemporaine de l'ouvrage (succès auprès du public lettré et tracasseries du pouvoir) et la mythification critique des siècles postérieurs, de la même manière que les progressistes vertueux de maintenant font de Voltaire leur champion en matière de tolérance, en oubliant opportunément les horreurs antisémites, racistes ou esclavagistes que crachait périodiquement sa plume.

Continuité et rupture

Il serait vain de chercher dans les Lumières les germes du terrorisme. Mais les déchets, les ratés, le gaspillage des esprits et les moucherons mourant par millions n'en sont pas moins réels. L'homme ne vit pas que de pain, disent les Évangiles. Que celui-ci manque, et

la révolte grondera, comme elle a grondé devant les grilles de Versailles quand le prix de la farine s'est envolé. Mais elle grondera aussi, et vilainement, si un pain sans saveur est déposé chaque jour par des mains anonymes sur une table autour de laquelle plus personne ne s'assied. Appelons cela « amnésie », « déracinement », « culte du présent ». Ces préoccupations, qui ne sont pas étrangères à Pérez-Reverte, affleurent parfois dans le roman. Il n'y a qu'à lire le passage où la belle Madame Dancenis qui tient salon, mariée et libre, alors au sommet de sa séduction et juste avant de voir décliner ses attraits, prend l'initiative d'offrir à don Pedro le plaisir partagé d'une galanterie sans lendemain, en y appliquant l'art et les codes de séduction polis par les siècles, cette fois pimentés par la lecture de *Thérèse philosophe*. Et de même ce passage où don Pedro lui-même accepte contre toute attente de se battre en duel avec un gentilhomme se croyant offensé parce que les règles l'exigent et que cette raison-là l'emporte sur toute autre raison voulant démontrer la stu-

pidité d'une telle forme de réparation ritualisée.

Ces nuances, ces moments de l'entre-deux, qui laissent place à l'ambiguïté et aux paradoxes de l'être humain, font un heureux contrepoint aux codes du genre au nom desquels *Deux hommes de bien*, roman d'aventures, de cape et d'épée, ne peut être que manichéen et opposer les bons et les méchants, les réactionnaires et les progressistes, les dogmes de l'Église et l'esprit scientifique, l'Espagne traditionaliste et la France préévolutionnaire. Mais les lois romanesques ont du bon, aurait pu dire don Pedro. Que les personnages ridicules, stupides et ignorants échouent à la fin est aussi une loi du genre. Et il est doux de penser que la justice l'emportera toujours dans de tels romans, faute de l'emporter dans la vie, où les mêmes sont parfois démocratiquement élus.

DEUX HOMMES DE BIEN
Arturo Pérez-Reverte
Traduit de l'espagnol par Gabriel Jaculli
Le Seuil, 2017, 512 p.

Les meilleurs bogues de L'INCONVÉNIENT en livre de poche

50 vignettes
satiriques
sur les travers
de notre temps



Commandez en ligne www.inconvenient.ca